

» Toutefois la place de Thionville est comme l'on sait des plus fortes; or nous manquions de tout, et nous ne pouvions la prendre de nos mains ni de nos dents, et ce fut alors le sujet d'une haute négociation que d'obtenir des Autrichiens de Luxembourg deux pièces de vingt-quatre. Après bien des allées et des venues, elles se présentent enfin triomphantes, et c'est avec ce formidable appareil que nous sommons la place, et que, sur son refus, on lui tire, la nuit, en pure perte, quelques centaines de coups de canon. Lors de mon retour de l'émigration, le hasard m'ayant fait trouver avec le général de Wimphen, commandant de cette place, il me demandait qu'elle avait pu être notre intention et notre mauvaise plaisanterie. — « Mais » c'est, je crois, qu'on comptait sur vous. » — Mais quand cela eût été, me disait-il, encore eussiez-vous dû me mettre dans le cas de me rendre; vous ne pouvez supposer que je dusse aller vous solliciter de m'attaquer.» Le tout était à l'avenant; la plus petite sortie mettait toutes nos forces en l'air, la moindre circonstance était un événement pour nous : cela était simple; car nous étions

étrangers à tout; aussi, courage à part, je n'hésite pas à croire que cent gros bonnets de la garde impériale n'eussent mis tout notre rassemblement en déroute. Heureusement que nos adversaires n'en savaient pas plus que nous : tous étaient pygmées alors, bien qu'en très-peu de temps on ait trouvé des géans partout.

» Cependant nous demeurions fort mécontents de tout cela, sous nos tentes et sur notre mauvaise paille; mais, à la Française, notre gaité faisait notre salut; notre mauvaise humeur s'exalait en quolibets, et en mauvaises plaisanteries. Chacun de nos chefs eut bientôt son sobriquet : il ne fut pas jusqu'au vénérable maréchal de Broglie, notre généralissime, qui n'eût le sien; et ceci me rappelle le conte dont nous gratifâmes, sans doute, un de ses lieutenans, qui en demeura noyé. Si mes compagnons de tente lisent jamais ceci, ils en riront encore :

» Lors d'une sortie qui nous mit tout en émoi, comme de coutume, chacun se portait en avant; or, nous possédions deux petits canons que nous avions achetés, et que les officiers d'artillerie traî-

naient eux-mêmes, faute de chevaux.
 « — Eh bien ! m'a observé l'Empereur,
 » j'aurais pu être précisément attelé à
 » ces mêmes canons, et pourtant quelles
 » autres combinaisons dans mes destinées
 » et dans celles du monde ! car il est in-
 » contestable, et nul ne saurait le nier,
 » que je lui ai imprimé une direction
 » toute de moi. Mais reprenez. »

» Sire, notre formidable artillerie était
 donc en pleine route sur le grand che-
 min, quand l'officier-général de jour
 arrive au grand galop, et s'arrête d'indi-
 gnation à la vue de nos deux petits ca-
 nons roulant vers la place, la culasse en
 avant. « Comment, Messieurs, le faisait-
 » on s'écrier, sont-ce bien des gentils-
 » hommes qui conduisent ainsi leurs ca-
 » nons à l'ennemi ? Et s'il se présentait,
 » comment pourriez-vous tirer dessus ? »
 Et il s'obstinait à ne vouloir pas com-
 prendre ce que les officiers d'artillerie
 se tuaient à lui dire, que pourtant il en
 était toujours ainsi partout, et que, sous
 peine d'invention de sa part, on ne pou-
 vait faire autrement. Et dès cet instant
 nous expédiâmes son brevet, que con-
 tre-signa la multitude.

» Mais bientôt tout ce burlesque tourna

subitement au dernier sérieux ; la scène
 changea comme par magie, et nos mal-
 heurs apparurent aussitôt dans toute leur
 affreuse nudité. Soit trahison, soit fai-
 blesse, soit intérêt de sa politique, ou
 maladie dans son armée ; soit force réelle
 ou seule adresse du général français, le
 Roi de Prusse traita secrètement avec
 lui, fit soudainement volte face, et mar-
 cha vers la frontière, évacuant le terri-
 toire de la France. Alors commença pour
 nous la plus épouvantable débacle ; le
 langage ne saurait rendre les indignes
 traitemens dont nous fûmes l'objet, ni
 le juste ressentiment dont un cœur gé-
 néreux dut se remplir contre les Prus-
 siens, nos alliés. Nos princes dégradés,
 méconnus, insultés par eux ; nos équi-
 pages, nos effets les plus nécessaires,
 notre linge même, pillés ; nos personnes
 bassement maltraitées : tels nous fûmes,
 pêle-mêle, poussés et revomis en dehors
 de la frontière, par nos amis, nos alliés !!!

» Pour moi, dès le commencement de
 la retraite, succombant sous la fatigue
 de trop longues marches faites dans la
 boue et sous des torrens de pluie ; cour-
 bant sous un mousquet et tout un attirail
 qui n'étaient nuisibles qu'à moi, je pro-

fitai de ma prérogative de volontaire pour sortir des rangs, et opérer seul ma retraite, selon mes forces. Je partais quand je pouvais; je n'atteignais jamais la halte commune; la première métairie me servait d'asile; et, soit bonheur personnel, soit parce qu'en effet les paysans se trouvèrent bons, et point exaspérés contre nous, j'évacuai sans malencontre. Ce ne fut qu'à quelque temps de là que je pus juger de toute l'étendue du péril auquel je m'étais exposé, quand je lus dans les papiers que quinze ou dix-huit des nôtres, traînardés comme moi, dont quelques-uns étaient mes voisins dans les rangs, avaient été saisis, menés à Paris, et exécutés dans les places publiques en espèce d'auto-da-fé, et comme par voie d'expiation.

» Aussitôt hors de France, on nous signifia à tous qu'il fallait nous dissoudre; mais cette intimation n'était pas nécessaire : les besoins, le dénuement de toutes choses la rendaient suffisamment indispensable. Nous nous débandâmes; chacun prit une direction à l'aventure, et le désespoir, la rage, furent ses compagnons. Nous traversâmes en fugitifs, la plupart du temps à pied, quelques-

uns à peu près nus, les lieux de notre splendeur et de notre luxe passés. Heureux quand on ne nous en fermait pas les portes, qu'on ne nous en repoussait pas avec brutalité! En un instant on nous chassa officiellement de partout; on nous interdit le séjour ou l'entrée de tous les Etats voisins; nous fuîmes au loin et allâmes traîner dans toute l'Europe le spectacle de nos misères, qui durent être une grande leçon de morale et de politique pour les peuples, les grands et les Rois.

» Cependant, les exploits des Français firent expier cruellement aux étrangers les indignités dont ils nous avaient accablés; tandis que de notre côté, ce nous fut une espèce de consolation que de voir l'honneur de l'émigration se réfugier dans l'armée de Condé, qui se montrait à tous les yeux et s'est inscrite dans l'histoire comme un modèle de loyauté, de valeur et de constance.

» Telle est, Sire, cette trop fameuse époque, cette détermination fatale, qui n'a été, pour un grand nombre, que la seule erreur de la jeunesse et de l'inexpérience. Toutefois, à ceux-là, personne n'a le droit d'en faire le reproche qu'eux-

mêmes. Les sentimens qui les guidèrent étaient si purs, si naturels, si généreux, qu'ils pourraient même au besoin s'en faire honneur; et ces dispositions, je dois le dire, étaient celles de la masse parmi nous, de cette foule surtout de gentilshommes de province, qui, sacrifiant tout et n'attendant rien, sans fortune comme sans espérance, montraient un dévouement vraiment héroïque, en ce qu'il n'avait d'autre but que ce qu'ils imaginaient être un devoir. Du reste, le vice en était tout à notre éducation politique, qui ne nous apprenait pas à distinguer nos devoirs, et nous faisait porter au prince seul ce qui appartenait à toute la patrie. Les erreurs passent avec les générations, les seuls vérités demeurent! Aussi dans l'avenir, quand les passions adverses seront éteintes, quand il ne restera plus de traces des intérêts croisés ou de l'aveuglement et de la fureur des partis, alors ce qui fut douteux pour nous sera positif pour d'autres. Ce qui était excusable ou même licite en nous, qui nous trouvions entre un vicil ordre de chose qui finissait, et un nouveau qui s'élevait, sera tenu pour hautement coupable

parmi ceux qui jouiront de doctrines arrêtées. Là, passeront comme articles de foi : 1° Que le plus grand de tous les crimes est d'introduire l'étranger au sein de la patrie. 2° Que la souveraineté ne saurait être errante; mais qu'elle est inséparable du territoire, et demeure liée à la masse des citoyens. 3° Que la patrie ne saurait être voyageuse; mais qu'elle est immuable et toute sur le sol sacré qui nous a donné la naissance, et où reposent les ossemens de nos pères. Telles sont les grandes maximes, et beaucoup d'autres encore, qui demeureront enfantées par notre émigration; telles sont les grandes vérités qu'on recueillera de nos malheurs!

« Très-bien, a dit l'Empereur, très-bien; voilà ce qui s'appelle être sans préjugés! Voilà de vraies vues philosophiques! Et l'on dira de vous que vous avez su profiter des leçons du temps et de l'adversité. »

» Sire, durant notre séjour à bord du Northumberland, et dans les loisirs de la traversée, les Anglais, plus d'une fois, touchèrent vis-à-vis de nous ce point délicat; égarés par la guerre qu'ils nous avaient faite avec fureur, aussi

bien que par les maximes dont l'intérêt du moment remplissait leurs journaux, en opposition même avec leurs doctrines nationales, ils nous entretenaient des mérites de l'émigration, des vertus dont ils avaient été les témoins, et trouvaient la nation coupable d'y avoir résisté. Mais quand les argumens se compliquaient trop, ou que nous voulions y mettre un terme subit, nous l'obtenions d'un mot; nous leur disions : « Reportez-vous au moment de votre » révolution; figurez-vous Jacques II » vous menaçant de la rive opposée, et » sous les bannières françaises, bien » qu'entouré de ses fidèles, qu'auriez- » vous fait? Et si Louis XIV vous l'eût » ramené à Londres à la tête de cin- » quante mille Français, qui eussent en- » suite tenu garnison chez vous, qu'au- » riez-vous senti! » — Ah!.... Mais.... Ah!..., disaient-ils, s'efforçant de chercher quelque différence, et ne pouvant en trouver, ils se mettaient à rire et se taisaient. « Et en effet, observait » l'Empereur, il n'y avait pas un mot à » répliquer. » Et il s'est mis à passer eu revue, avec sa rapidité et ses vues ordinaires, les divers objets que j'avais

relatés : ils s'est arrêté sur l'absurdité, l'inconséquence, la grande erreur de notre émigration; les vrais torts qu'elle avait causés à la France, au Roi, à nous-mêmes. « Vous avez établi, consacré » dans la France politique, disait-il, une » scission pareille à celle que les catho- » liques et les protestans amenèrent dans » l'Europe religieuse; et quels malheurs » n'en ont pas été la suite! J'étais venu » à bout d'en détruire les conséquences; » mais ne vont-elles pas renaître? » Et il développait les moyens qu'il avait employés pour détruire ce fléau, les précautions qu'il avait dû prendre, les résultats qu'il avait voulu. Comme tout changeait de face dans sa bouche; comme tout s'agrandissait à mes yeux, à mesure qu'il parlait! « Et le bizarre » de ma situation, observait-il, c'est que » dans tout cela je naviguais moi-même » constamment au milieu des écueils. » Chacun jugeant d'après son échelle, » attribuait à des affections, à de sim- » ples préjugés, à de la petitesse, ce qui, » en moi, n'était pourtant que vues » profondes, grandes conceptions et » maximes d'Etat de la plus haute élé- » vation; on eût dit que je ne régnais

» que sur des pygmées en intelligence ;
 » je n'étais compris de personne. Le
 » parti national n'éprouvait que jalousie et ressentiment de ce qu'il me voyait faire en faveur des émigrés ; et ceux-ci, de leur côté, se persuadaient que je ne cherchais qu'à me donner du lustre par leur secours. Pauvres gens !...

» Toutefois, en dépit de l'aveuglement et des préjugés réciproques, j'étais arrivé à mon but, et j'avais obtenu la satisfaction de laisser tout calme dans le port, lorsque je me lançais sur la haute mer à la poursuite de mes grandes entreprises. »

N. B. Depuis mon retour en Europe, mentionnant ces paroles de Napoléon à un grand-officier de la couronne, qui avait eu l'honneur de jouir souvent de ses entretiens particuliers (le comte de S...), il m'a raconté à son tour une conversation précisément sur le même sujet : elle coïncide trop bien avec ce qu'on vient de lire pour que je ne le rapporte pas ici. L'Empereur lui disait un jour : « Pourquoi croyez-vous que je cherche à m'entourer des grands noms de l'ancienne monarchie ? —

» Sire, mais peut-être pour la splendeur de votre trône, et pour ménager certaines apparences aux regards de l'Europe. — Ah ! vous y voilà bien avec votre orgueil et vos préjugés de classe. Eh bien ! sachez que mes victoires et ma force me recommandent en Europe bien autrement que ne pourraient le faire tous vos grands noms, et qu'au dedans ma prédilection apparente pour eux me fait beaucoup de tort, me dépopularise infiniment. Vous attribuez à de petites vues ce qui tient à de fort larges. Je constitue une société, une nation, et je me trouve sous la main des élémens tout à fait antipathiques. Les nobles et les émigrés ne sont qu'un point dans la masse, et cette masse leur est hostile, et demeure fort ulcérée ; elle me pardonne avec peine de les avoir rappelés. Pour moi, je l'ai cru un devoir ; mais si je les laisse demeurer formant corps, ils peuvent un jour servir à l'étranger, nous devenir nuisibles et courir eux-mêmes de grands périls. Je ne cherche donc qu'à les dissoudre et à les isoler. Si j'en place autour de moi, dans les administrations, dans l'armée,

» c'est afin de les incruster dans la masse,
 » et pour faire en sorte que le tout ne
 » fasse plus qu'un ; car je suis mortel,
 » et si je venais à vous quitter avant que
 » cette fusion se fût opérée, vous ver-
 » riez quels inconvéniens entraîneraient
 » ces parties hétérogènes, et le terrible
 » danger dont certaines personnes pour-
 » raient être victimes ! Ainsi donc, Mon-
 » sieur, mes vues tiennent toutes à l'hu-
 » manité et à la haute politique : nulle-
 » ment à de vains et sots préjugés. »

Et sur ce que je me récriais auprès
 du narrateur, combien peu aux Tuile-
 ries nous connaissions le véritable caractè-
 re de Napoléon, les hautes et excel-
 lentes qualités de son âme et de son
 cœur, il me répondait que pour lui il
 avait été personnellement plus heureux,
 et qu'il allait m'en donner une preuve
 qu'il choisait entre dix : « L'Empereur,
 » me disait-il, dans son Conseil-Privé,
 » se montrait un jour fort monté contre
 » le général La F....., et fit une sortie
 » des plus vives contre ses opinions, ses
 » principes, qu'il disait capables de mettre
 » un Etat en complete dissolution ; et,
 » s'animant par degrés, il se mit en une
 » véritable colère. Je me trouvais un

» des membres de ce Conseil ; nouvel-
 » lement admis et peu fait encore aux
 » manières de l'Empereur, bien qu'ar-
 » rêté par mes deux voisins, je pris aussitôt
 » la parole en défense de l'accusé,
 » assurant qu'on l'avait calomnié auprès
 » du souverain, qu'il vivait paisible dans
 » ses terres avec des opinions person-
 » nelles qui ne causaient aucun dom-
 » mage. L'Empereur, dans son état de
 » colère, reprit tout d'abord pour insis-
 » ter avec violence ; mais au bout de
 » cinq à six mots, il s'arrête tout court,
 » me disant : Mais c'est votre ami, Mon-
 » sieur, et vous avez raison.... Je l'avais
 » oublié..... Parlons d'autre chose. —
 » Et pourquoi, disais-je, ne nous fai-
 » siez-vous pas connaître, dans le temps,
 » tout cela ? — Par une fatalité qui sem-
 » blait tenir à l'atmosphère de Napoléon,
 » soit prévention, soit autrement, notre
 » esprit était tel qu'on ne pouvait le ra-
 » conter qu'à ses intimes ; car si on en
 » eût fait grand bruit, on eût passé pour
 » un hableur grossièrement courtisan,
 » qui eût débité, non ce qu'il croyait
 » vrai ; mais ce qu'il imaginait propre à
 » lui mériter de la faveur et des récom-
 » penses. »

Mais puisque j'en suis à ce grand-officier de la couronne, aussi distingué d'ailleurs par les grâces de son esprit et l'aménité de ses mœurs que par la noblesse de son caractère, voici une de ses réponses à Napoléon, d'un goût aussi fin que d'une flatterie délicate. L'Empereur, à un de ses levers, s'étant trouvé dans le cas de l'attendre, s'en montra fort choqué, et lui fit une scène à son arrivée, en présence de tous. Or, c'était le moment où cinq ou six Rois, entre autres ceux de Bavière, de Saxe, de Wurtemberg, se trouvaient à Paris. « Sire, » répondit le coupable, j'ai un million » d'excuses sans doute à présenter à » Votre Majesté ; mais aujourd'hui on » n'est pas toujours maître de circuler » dans les rues. Je viens d'avoir le mal- » heur de donner dans un *embarras de* » *Rois* dont je n'ai pas pu sortir plus tôt, » voilà la cause de ma négligence. » Chacun sourit, et l'Empereur, d'une voix fort radoucie, se contenta de dire :
« Quoi qu'il en soit, Monsieur, prenez » dorénavant vos précautions, et surtout » ne me faites plus attendre. »

Samedi 3.

Voyage Sentimental de Napoléon. — Esprit public du temps. — Journée du 10 Août.

Le temps est devenu un peu meilleur; l'Empereur a essayé de se promener au jardin. Le général Bingham et le colonel du 53^e ont fait demander à voir l'Empereur, qui les a gardés assez longtemps. L'apparition du Gouverneur a mis tout en fuite. Le général Bingham a disparu, et nous, nous avons gagné le bois, pour nous éloigner du terrain.

L'Empereur, dans sa promenade, a beaucoup causé d'un voyage qu'il avait fait en Bourgogne, au commencement de la révolution. C'est ce qu'il appelle son *Voyage Sentimental* à Nuits; il y alla souper chez son camarade *Gassendi*, alors capitaine dans son régiment, et marié assez richement à la fille d'un médecin du lieu. Le jeune voyageur ne tarda pas, disait-il, à s'apercevoir du dissentiment des opinions politiques du beau-père et du gendre: le gentilhomme *Gassendi* était aristocrate comme de raison, et le médecin, chaud patriote. Celui-ci trouva dans le convive étranger un auxiliaire puissant, et en fut si ravi,

que le lendemain il était au point du jour chez lui en visite de reconnaissance et de sympathie. L'apparition d'un jeune officier d'artillerie d'une bonne logique et d'une langue alerte, disait l'Empereur, était une recrue précieuse et rare pour l'endroit. Il fut aisé au voyageur de s'apercevoir qu'il faisait sensation. C'était un dimanche, on lui tirait le chapeau du bout de la rue. Toutefois ce triomphe ne fut pas sans échec. Il alla souper chez une M^{me} Maret ou Muret, auprès de laquelle un autre de ses camarades semblait fort bien établi; or, c'était là le repaire de l'aristocratie du canton, bien que la dame ne fût que la femme d'un marchand de vin; mais elle avait une grande fortune, les meilleures manières, c'était la duchesse de l'endroit, observait l'Empereur. Là se trouvait toute la gentilhommerie des environs. Le jeune officier avait donné dans un vrai guépier, disait-il, il lui fallut rompre force lances; la partie n'était pas égale. Au plus fort de la mêlée, on annonce le maire. « Je crus que c'était un secours que le Ciel m'envoyait dans ce moment de crise, » disait l'Empereur; mais il se trouva le pire de tous. Je vois encore ce maudit

» homme, dans son bel accoutrement du
 » dimanche, bien boursofflé sous un
 » grand habit cramoisi : c'était un misé-
 » rable. Heureusement la générosité de
 » la maîtresse de la maison, peut-être
 » une secrète sympathie d'opinions, me
 » sauvèrent. Elle détourna constamment,
 » avec esprit, les coups qui eussent pu
 » porter; elle fut sans cesse le bouclier
 » gracieux sur lequel les armes venaient
 » perdre leurs forces; enfin, elle me
 » préserva de toute blessure, et il m'est
 » toujours resté d'elle un agréable sou-
 » venir pour le service que j'en reçus
 » dans cette espèce d'échauffourée. »

« Cette diversité d'opinions, observait
 » l'Empereur, se retrouvait alors dans
 » toute la France. Dans les salons, dans
 » la rue, sur les chemins, dans les au-
 » berges, tous les esprits étaient prêts à
 » s'enflammer, et rien de plus facile que
 » de se méprendre sur la force des partis
 » et de l'opinion, suivant les localités où
 » l'on se plaçait. Ainsi, un patriote s'en
 » laissait imposer facilement s'il se trou-
 » vait dans les salons ou parmi les ras-
 » semlemens d'officiers, tant il se voyait
 » en minorité; mais sitôt qu'il était dans
 » la rue ou parmi les soldats, il se re-

» trouvait alors au milieu de la nation
 » tout entière. Les sentimens du jour ne
 » laissèrent pas de gagner jusqu'aux of-
 » ficiers mêmes, surtout après le fameux
 » serment à la Nation, à la Loi et au Roi.
 » Jusque-là, continuait l'Empereur, si
 » j'eusse reçu l'ordre de tourner mes
 » canons contre le peuple, je ne doute
 » pas que l'habitude, le préjugé, l'édu-
 » cation, le nom du Roi, ne m'eussent
 » porté à obéir; mais le serment natio-
 » nal une fois prêté, c'eût été fini, je
 » n'eusse plus connu que la nation. Mes
 » penchans naturels se trouvaient dès-lors
 » en harmonie avec mes devoirs, et s'ar-
 » rangeaient à merveille de toute la mé-
 » taphysique de l'Assemblée. Toutefois,
 » les officiers patriotes, il faut en conve-
 » nir, ne composaient que le petit nom-
 » bre; mais avec le levier des soldats,
 » ils conduisaient le régiment et faisaient
 » la loi. Les camarades du parti opposé,
 » les chefs mêmes recouraient à nous
 » dans tous les momens de crise. Je me
 » souviens, par exemple, disait-il, d'avoir
 » arraché à la fureur de la populace un
 » des nôtres, dont le crime était d'avoir
 » entonné, des fenêtres de notre salle
 » à manger, la célèbre romance de

» ô Richard! ô mon Roi! Je me doutais
 » bien peu alors qu'un jour cet air serait
 » proscrit aussi de la sorte à cause de moi.
 » C'est comme au dix août, voyant en-
 » lever le château des Tuileries et se sai-
 » sir du Roi, j'étais assurément bien loin
 » de penser que je le remplacerais, et
 » que ce palais serait ma demeure. »

Et s'arrêtant sur cette journée du dix
 août, il a dit : « Je me trouvais, à cette
 » hideuse époque, à Paris, logé rue du
 » Mail, place des Victoires. Au bruit du
 » tocsin et de la nouvelle qu'on donnait
 » l'assaut aux Tuileries, je courus au
 » Carrousel, chez *Fauvelet*, frère de Bou-
 » rienne, qui y tenait un magasin de
 » meubles. Il avait été mon camarade à
 » l'Ecole Militaire de Brienne. C'est de
 » cette maison, que par parenthèse je
 » n'ai jamais pu retrouver depuis par les
 » grands changemens qui se sont opérés,
 » que je pus voir à mon aise tous les dé-
 » tails de la journée. Avant d'arriver au
 » Carrousel, j'avais été rencontré dans la
 » la rue des Petits-Champs par un groupe
 » d'hommes hideux, promenant une tête
 » au bout d'une pique. Me voyant pas-
 » sablement vêtu, et me trouvant l'air
 » d'un monsieur, ils étaient venus à moi

» pour me faire crier *Vive la Nation!* ce
 » que je fis sans peine, comme on peut
 » bien le croire.

» Le château se trouvait attaqué par
 » la plus vile canaille. Le Roi avait assu-
 » rément pour sa défense au moins au-
 » tant de troupes qu'en eut depuis la
 » Convention au treize vendémiaire, et
 » les ennemis de celle-ci étaient bien
 » autrement disciplinés et redoutables.
 » La plus grande partie de la garde na-
 » tionale se montra pour le Roi : on lui
 » doit cette justice. »

Ici le Grand-Maréchal a observé qu'il
 était précisément d'un des bataillons qui
 se montrèrent les plus dévoués. Il avait
 failli être massacré plusieurs fois par le
 peuple, en regagnant isolément sa de-
 meure. Nous observions, de notre côté,
 qu'en général la garde nationale à Paris
 avait constamment montré les vertus de
 son état. l'amour de l'ordre, le dévoue-
 ment à l'autorité, la crainte du pillage
 et la haine de l'anarchie; et c'était aussi
 l'opinion de l'Empereur.

« Le palais forcé, et le Roi rendu
 » dans le sein de l'Assemblée, a-t-il
 » continué, je me hasardai à pénétrer
 » dans le jardin. Jamais depuis, aucun

» de mes champs de bataille ne me donna
 » l'idée d'autant de cadavres que m'en
 » présentèrent les masses de Suisses, soit
 » que la petitesse du local en fit ressortir
 » le nombre, soit que ce fût le résultat
 » de la première impression que j'éprou-
 » vais en ce genre. J'ai vu des femmes
 » bien mises se porter aux dernières in-
 » décences sur les cadavres des Suisses.
 » Je parcourus tous les cafés du voisinage
 » de l'Assemblée: partout l'irritation était
 » extrême; la rage était dans tous les
 » cœurs, elle se montrait sur toutes les
 » figures, bien que ce ne fussent pas du
 » tout des gens de la classe du peuple;
 » et il fallait que tous ces lieux fussent
 » journellement remplis des mêmes ha-
 » bitués, car bien que je n'eusse rien de
 » particulier dans ma toilette, ou peut-
 » être était-ce encore parce que mon
 » visage était plus calme, il m'était aisé
 » de voir que j'excitais maints regards
 » hostiles et défiants, comme quelqu'un
 » d'inconnu ou de suspect. »